

Anne Hébert
Mystère d'une parole

Josette Giguère

Numéro 14, juin–juillet–août 1984

Un fleuve à lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giguère, J. (1984). Anne Hébert : mystère d'une parole. *Nuit blanche*, (14), 46–46.



Anne Hébert

ANNE HÉBERT MYSTÈRE D'UNE PAROLE

Août. Sainte-Catherine de Fossambault. Maison de Pat Karl. Louée pour l'été par les Hébert, de Québec. Naissance d'une petite fille, Anne.

Vivent également les frères et la soeur, Pierre, Jean et Marie. Les lieux habités par la famille se partagent selon les saisons. La ville, en hiver. La campagne, le reste du temps.

«Mes parents ont fait bâtir une maison, en plein champ. Sur une pointe de terre surplombant la rivière Jacques-Cartier.»¹

Région de «ruisseaux, rivière molle, étangs clairs ou figés»², Anne découvre, en cet espace, les eaux changeantes du combat intérieur.

«Mais mon vrai torrent c'est les chutes Déry, à Pont-Rouge. Cette belle maison à l'écart du monde entier, vouée au fracas du torrent est devenue la demeure du pauvre François et de la grande Claudine.»³

Anne connaît aussi «les sonorités rocailleuses et vertes»⁴ des clairs été de Kamouraska. Lumière chaleureuse, bourdonnement d'insectes, picotement des herbes lorsque la bande des cousines et des cousins courent dans le vent du large. «Kamouraska! Kamouraska! Il y a du jonc au bord de l'eau!»⁵ Anne s'assoit sur la longue galerie, face au fleuve. Elle contemple la respiration marine de la bête qui dort, là, mais qui parfois se retire.

«J'ai toujours été frappée par le fait que ce fleuve possède des marées comme la vraie mer.»⁶

À Québec, le fleuve est tout proche, la ville ouverte sur sa beauté. Comment ne pas en garder, à jamais, «un goût d'eau indéfinissable»⁷? Lorsqu'elle écrit, Anne Hébert s'en souvient.

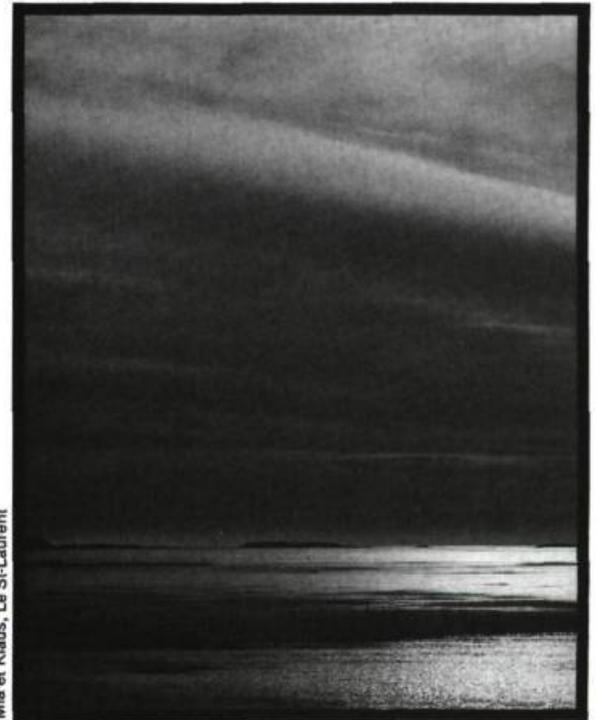
«L'odeur prenante des grèves; varech, goémon, vase profonde qui fume et se déchaîne»⁸ accompagne l'amour et la mort, dans un long poème qu'elle semble inscrire loin de ses terre et eau natales. Illusion! Son pays d'origine, elle le porte et lui ressemble. C'est à la source de sa mémoire qu'elle puise toute la continuité de son oeuvre. Son dernier roman, elle le crée depuis sa jeunesse.

«Depuis que je connais le fleuve, en fait (...) Le roman avait longtemps fermenté dans ma tête. Je vivais avec tous mes souvenirs du fleuve, du golfe, de la mer et du vent (...) J'ai fait un montage.»⁹

Des lieux réels de son enfance, Anne Hébert a rêvé les lieux imaginaires de Griffin Creek. Elle y a posé les figures de songe qui hantent le village des Jones, des Brown, des Atkins et des Macdonald. Généreuse, elle assume l'âme de tous ses êtres de roman. Mais voyez comme la réussite est belle, dans le livre d'Olivia! Olivia qui sait se retrouver, petite fille, «dans le battement de la mer montante, à la limite de l'attention. Scrutant le mystère de l'eau.»¹⁰

Josette Giguère

Kamouraska



Mia et Klaus, Le St-Laurent

Toute parole citée est celle d'Anne Hébert.

1-3) «Les étés de Kamouraska et les hivers de Québec», *Le Devoir*, 28 oct. 72.

2-7) «Le Torrent» dans *Le Torrent*, Montréal, HMH, 1976, p. 23.

4-5) *Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970, p. 206.

6-9) Interviewée par Jean Royer, *Le Devoir*, 11 déc. 82.

8) *Héloïse*, Paris, Seuil, 1980, p. 100.

10) *Les Fous de Bassan*, Paris, Seuil, 1982, p. 211.